

Par maints mots épars (extraits)

Daniel Guénette

Volume 22, numéro 1 (127), janvier–février 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29839ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guénette, D. (1980). Par maints mots épars (extraits). *Liberté*, 22(1), 71–74.

Par maints mots épars (extraits)

DANIEL GUÉNETTE

entrer de pleins pieds la herse levée parmi les champs d'été
cette note de joie haute sur la portée des sens éclot
et l'ouverture d'un vif torrent éclaire midi
entame très lent et d'air pour un vol en ailleurs
puis nous ne sommes plus là mais partout devenus la mer
égarés au faite où sommes tremblants
les racines se rassemblent
l'étreinte totale
ainsi le sourd couperet d'avec les choses, plus tard retrouvées
après ce voile dormant très lent en nuage seulement d'été

mon voyageur ailé de quel serrement le baguer vers toi
ce geste retrouvé d'attendre et l'invitation s'envole
bercement l'après-midi
nos baisers ont le vent d'un lac du nord
ce miroitement du ventre au gonflement des soifs
au jardin parmi l'allongement d'horizon
la retrouvaille du noeud notre milieu du jour
un pélican plonge revient habite ce nid léger
cette mousse d'été persiste à ton sourire de nuit
sur un fruit ton ventre se rendort et m'éveille
en dehors de plus tard que soit encore notre aria d'amour

comme d'un vin l'amphore d'hier décore d'une presque envie
l'amour dit en lignes s'insinuant autour des reins,

[renversant
crinière à la coupe des plus éphémères unies par nous
reliées en chaîne à ton cou les plus vivaces d'un désir
rajeunissement dont tu renaîs si refléurit l'été à tes yeux
et ce goût si fort de te l'écrire tu en es seule son bouquet

aucun hiver lourd en ses lents rouages trafiquant
ne m'entraînera contre ma gorge sèche s'abreuvant
de toute l'eau folle qui revit et nous circule d'émoi

ma poésie recouverte de blanc bourgeoise, toi levée
florilège où le mot d'amour s'écrit à même l'aile du mot

Je ferai se lever l'écaïlle de l'instant
Vois du lit s'arracher où s'enracinaient
l'an toujours en ce même lieu
le livre qu'incinère l'auteur
si penché au-dessus de ses os
qu'il n'en tire sons d'amours

Je veillerai à ce qu'il ne pourrisse
jusqu'aux plus creux de nos sommeils
Nous couvons au coeur des oeufs de cailles
O mon amour, nos faces d'abcès crèveraient
et plus loin déserteraient tous ruisseaux
nous serions couvant nos oeufs de cailles

où, en quel abîme, absente d'ici, comme si l'oeuvre
et de chair, cette manière de donner à l'égaré
un but qui soit quelque part voyage point d'ancre
se pouvait sans toi
comme oiseaux déchirent aisément le rideau de sourire
maintenant notre âge lointain, cette union, nous créent
un bout de soi où rejoindre l'obscur éclair de vivre
l'île de ne jamais l'atteindre

comme vesprée lentement fait l'aube
il y a distant cet autre se liant
ce nous-mêmes partant
l'étranger se joint à l'être demain d'un nous qui passions

ai-je ainsi chanté mon chant signifia-t-il
s'adressait-il par delà sa propre couleur à l'entendement
à quelqu'autre enchantement à vivre alliance de sang
versant j'agitais le goulot en ma bouche uniquement

je dis le mot d'amour à cette femme d'un au-delà de nous
marchant sur les rives de l'ailleurs y étant de vive voix
je lui dis le seul poème que je reconnaisse l'amour
et tout me remue de sources au marais de ma voix

puis dormante de nos bercements hors du cri un vent vole
son cerf montant sur la table des eaux car le poème n'est
qu'en poème vers ce lieu de nulle part au chant lointain
de mon amour

quelle parole écrirai-je sur ton corps
nos baisers ont le vent et l'eau d'un lac du nord
tu portes en ton sein un enfant
il écrit ce peu de rien dans la main plus souvent qu'autre
[vent
sait-il qu'une absence de soleil nous réduit parfois
à faire le mur plus haut d'aucune vigne d'ivresse
à évacuer trop tôt ce lyrisme de nos chambres sans fête

quelle parole pour que soient au fil du temps
toutes les races d'oiseaux et toi de prairie revêtue
ces noeuds entre nous noués sous l'instance du clair

selon un sommeil retenu d'ailes derrière l'oeil
la rosée enlace en sa paume une danse à venir
notre souffle s'ouvre au milieu de la nuit
assistant à l'éclosion des langages du même

l'amant défait d'un reste d'agité
conduit en lumière un corps peu à peu devenant
à l'ombre du sein des choses
et ce lait nouveau est parole toute ronde qui coule

chez un poète une question frappe alors la trop muette
surface des eaux

mon amour s'est endormi parmi les pages de l'amour
mon poème s'est refusé à s'écrire ailleurs qu'en plein jour

l'obscur surdité si je la frappe démesurément
et l'aveuglement
à force de soleil éclateraient d'amour